



KATHERINE MANSFIELD 1888-1923

Plus connue pour ses nouvelles, la jeune fille devenue grande dame des lettres néo-zélandaises était aussi une poète accomplie. Avant son départ de la Nouvelle-Zélande pour l'Angleterre puis la France, où elle décéda trop tôt de la tuberculose, elle écrivit le poème suivant en souvenir de son séjour dans l'ouest de l'Ile du Nord. Le second texte, tel un petit poème en prose, est une excursion dans les jardins botaniques de la capitale. Traduction : Luc Arnault.

In the Rangitāiki Valley

O valley of waving broom,
O lovely, lovely light,
O hear of the world, red-gold!
Breast high in the blossom I stand;
It beats about me like waves
Of a magical, golden sea.

The barren heart of the world
Alive at the kiss of the sun,
The yellow mantle of Summer
Flung over a laughing land,
Warm with the warmth of her body
Sweet with the kiss of her breath.

O valley of waving broom,
O lovely, lovely light,
O mystical marriage of Earth
With the passionate Summer sun!
To her lover she holds a cup
And the yellow wine o'erflows.
He has lighted a little torch
And the whole of the world is ablaze.
Prodigal wealth of love!
Breast high in the blossom I stand.

Dans la vallée du Rangitāiki

Ô vallée de genêt ondulant,
Ô adorable, adorable lumière,
Ô entends le monde, rouge-or !
A mi-poitrine dans les fleurs me voici debout;
Elles battent autour de moi telles les vagues
D'une mer magique, dorée.

Le cœur à nu du monde
Vivant au baiser du soleil,
Le jaune manteau de l'Été
Passé sur une terre riant,
Chaude de la chaleur de son corps
Douce du baiser de son souffle.

Ô vallée de genêt ondulant,
Ô adorable, adorable lumière,
Ô mariage mystique de la Terre
Et du soleil passionné de l'Été !
A son amant elle tend une coupe
Et le vin jaune déborde.
Il a allumé une petite torche
Et le monde entier est enflammé.
Prodigue richesse de l'amour !
A mi-poitrine dans les fleurs me voici debout.

Dans les jardins botaniques

Une si subtile combinaison d'artificiel et de naturel : c'est là, en partie, le secret de leur charme.

Depuis la grille d'entrée le long de la grande allée centrale, avec de chaque côté la banalité orthodoxe des parterres de fleurs, se promènent hommes, femmes et enfants : bien des enfants qui s'interpellent vigoureusement et sautent de haut en bas depuis les bancs en bois vert. Ils ont l'air aussi insignifiant, aussi dépourvu d'individualité que les petites silhouettes d'un paysage impressionniste.

Au-dessus des parterres de fleurs, d'un côté, il y a une haie verte et au-dessus de la haie, une longue rangée de cordylines. Je lève les yeux et soudain la haie verte est une portée et les cordylines, tantôt en haut, aiguës, tantôt en bas, graves, sont devenues tout un arrangement de notes : une curieuse mélodie autochtone qui tambourine.

Dans l'enclos, les fleurs de printemps sont presque trop belles : une grande étendue mousseuse de coucous. En me penchant sur elles, l'air est sucré et lourd de leur parfum, comme du foin, du lait frais, des baisers d'enfants et, plus loin, une merveille de jonquilles ensoleillées tintinnabule.

Devant moi, deux grands buissons de rhododendron. Contre de larges feuilles noires, s'élèvent leurs fleurs telles des flammes tremblotant dans l'air figé et les coupes de mariage rose perle du magnolia sont suspendues délicatement sur leurs rameaux de gris.

Il y a partout des pensées en grappes bleu de chine, une brume de myosotis, un enchevêtrement d'anémones. Etrange que ces anémones (écarlates, améthyste et violettes) aux couleurs éclatantes me semblent toujours un tant soit peu dangereuses, sinistres : séduisantes mais vénéneuses.

Et, en quittant cet enclos, je passe devant un petit ravin, couvert de fougères géantes et éclairé par les lampes pâles vierges des arums.

Je m'écarte des sentiers lisses et balayés pour grimper une piste raide, où les racines sinueuses des arbres ont saisi un motif grossier dans l'argile jaune. Et soudain, tout a disparu : la jolie surface soigneusement tenue de graviers, de gazon, de fleurs et il n'y a plus que le bush, splendide, silencieux. Sur les mousses vertes, sur la terre brune, la large éclaboussure jaune du soleil. Et partout cet étrange et indéfinissable parfum. En l'inspirant, elle semble m'absorber, faire partie de moi et me voici vieille de l'âge des siècles et forte, avec la force de la sauvagerie.

J'entends quelque part la douce rythmique d'une eau qui coule et je descends encore et encore le chemin jusqu'à trouver un petit ruisseau qui paresse là flottant rêveusement. Je m'y élance, plonge mes mains dans l'eau. Un sentiment persistant, inexplicable me saisit : je dois ne faire qu'une avec tout ça. Le souvenir m'échappe : c'est là le pays du Lotus, les arbres verts ondulent langoureusement, ensommeillés : il y a le son d'argent du chant d'un oiseau. Penchée, je bois un peu d'eau, oh ! Est-ce magique ? Devrais-je voir, en regardant bien, des formes vagues se tapir dans l'ombre m'observer fixement, sauvagement, avec malveillance, moi la voleuse de leur droit de naissance ? Devrais-je voir à flanc de colline, à travers le bush, à jamais dans l'ombre, une large troupe se diriger vers moi, les visages détournés, ornés de colliers verts, passer, passer, suivre en silence le petit ruisseau jusqu'à être aspirés dans l'immensité de la mer...

Il y a un mouvement brusque, tourmenté, un souffle presse les arbres : ils se balancent les uns contre les autres, on dirait comme des pleurs....

Je passe l'allée centrale vers la grille de l'entrée. Hommes, femmes et enfants forment une foule sur le sentier, l'air révérencieux, admiratif envers les parterres, énonçant à voix haute les noms des fleurs en latin.

Il y a là rires et mouvements, lumières vives mais derrière moi, est-ce proche ou à des kilomètres ? Le bush s'étend caché dans l'ombre.